

AMICALE DU 4° B . C . P .

Les Anciens de 39 – 40

BULLETIN ANNUEL N° 4

1 9 4 3

LE LAIUS DU COMMANDANT

Noël 1943, Quatrième anniversaire du Noël de guerre, celui que le Bataillon de COLMAR passa à HIRBACH, et dont le seul souvenir fait grelotter encore les plus endurcis.

L'année 1944 va s'ouvrir et tout au long de ses six premiers mois, nous égrènerons, nous évoquerons au quantième de chaque jour les souvenirs de l'année 40.

« Il y a quatre ans on se bagarrait dur au même moment » dirons-nous le 19 Mai vers 10 heures du matin.

« On n'en menait pas large à pareille époque », nous exclamerons-nous à l'anniversaire de ce Dimanche passé à US, VIGNY, VILLENEUVE et à . . . COURDIMANCHE, avant que d'atterrir dans les bois de CHAMBOURCY. Ainsi peuplons-nous notre présent des ombres du passé.

X

X X

L'année 43 expirante n'a pas été fertile en occasions et en raisons de profondes et réelles satisfactions. Les malheurs que toute défaite traîne après elle ont continué à s'abattre sur notre malheureux Pays et sur nous-mêmes. On ne s'habitue pas aisément à la misère morale et matérielle . . . les malheurs au contraire, sont d'autant plus sensibles à nos organismes, à nos coeurs et à nos esprits, qu'ils s'accumulent. Il en est ainsi de la neige sur nos toits. Notre Pays est réduit à vivre sur lui-même avec toutes les charges supplémentaires d'une lourde occupation, toutes celles aussi que nous vaut notre position peu enviable entre deux belligérants qui nous gratifient les uns et les autres de quelques horions, destinés en principe à l'adversaire, mais que nous devons cependant encaisser.

Si les campagnes, dans leur appréciable isolement des grands remous, dans leur enviable facilité de vie, échappent en grande partie à la crise matérielle et morale de l'habitant des villes, si quelques trop nombreux arrivistes de tous grades et de toutes classes réalisent, en eaux troubles, de fructueuses opérations, il est cependant, en France, une très grande majorité de Français qui, quoique ne « gueulant » pas leurs sentiments dans un porte voix, souffrent en silence, ajustent leurs actions à leurs convictions, ne trompent ni eux-mêmes, ni les autres, et espèrent toujours, envers et contre tout, envers et contre tous.

X

X X

Puisque avec vous j'ai toujours été sincère, parfois brutalement, mais toujours obstinément, même quand je savais devoir déplaire, même quand je n'ignorais pas que je froissais le « goût du jour », la mode du moment, alors même que je ne me faisais aucune illusion sur les dangers et l'inanité qu'il y a à vouloir remonter le courant trop fort . . . il en sera encore de même aujourd'hui.

Sans nourrir la prétention d'être averti de toutes choses, d'avoir en mon modeste berceau reçu de Dame Nature le don de double vue, certain de n'avoir aucun lien de parenté avec feu Madame de THEBES la célèbre voyante, si ce n'est pas Adam à ce que l'on dit, je n'en conserve pas moins la douce illusion qu'une vie déjà bien avancée, traversée de pas mal de tornades qui m'ont obligé à garder les yeux ouverts et la tête froide, passée au contact étroit de plusieurs générations de concitoyens appartenant aux milieux les plus divers, m'a donné une expérience des hommes et des choses, exempte de toutes préoccupations partisans ou égoïstes. Et sans pudeur, je me donne le droit de parler de patriotisme, certain d'avoir pratiqué celui-ci, ailleurs qu'aux bals populaires du 14 Juillet, autrement qu'en allumant des bengales au passage des retraites aux flambeaux, ou en garnissant mes façades de panoplies de drapeaux.

En toute franchise, je vous avouerai donc la baisse de ton de mon optimisme, par rapport à la fin 1940. Je sais bien que certains vont se récrier et trouveront pour eux-mêmes, dans les événements extérieurs notamment, des raisons de m'accuser de « dégonflage », et de prendre l'air dégagé du Monsieur satisfait.

Certains vont accuser l'âge, faisant tomber les enthousiasmes comme il le fait des cheveux . . .
Peut-être ! Cependant qu'ils veuillent bien lire mon petit sermon jusqu'au bout. Et sans remonter
au déluge, commençons par le commencement, c'est toujours un bon système.

En JUIN 1940, je fais appel à vos souvenirs, vous reconnaîtrez que j'ai regardé froidement la
situation du moment, vous l'ai exposée calmement, ayant pour moi, sur ce sujet, les clartés que me donnaient deux ans d'occupation
en Allemagne

Je ne vous ai pas caché les appréhensions que me causaient les années à venir, je vous ai dit, au
moment de votre libération, à BOURDEILLES, les matins où vous vous rassembliez à la sortie du village pour rejoindre la petite
gare du «tortillard» de PERIGUEUX qui allait vous emmener . . . «Vous êtes joyeux . . . vous avez évidemment quelques raisons de
l'être . . . la guerre est finie; vous allez retrouver votre famille, certains tout au moins, vos habitudes, votre profession, votre
milieu . . . ayez cependant un peu de discrétion . . . je dirais même de pudeur dans votre joie . . . Songez à nos morts d'il y a quelques
jours, à nos prisonniers qui gravissent un dur calvaire, à la Patrie en deuil . . . et pensez à ce que peut être demain, pour vous-même et
pour vos compatriotes . . .

Voyez plus loin que le jour présent, car, dans la vie, il faut lever la tête, regarder plus haut que le
bout de ses souliers si l'on veut ne pas rouler dans le fossé, où trébucher sur l'obstacle . . . Les lendemains de 1940 ne seront pas ceux
de 1918, la défaite n'est pas la victoire. La défaite se paye . . . aujourd'hui comme hier subsiste et règne la dure loi «Malheur aux
vaincus». Mais j'ai ajouté «Confiance, courage, les malheurs n'accablent que les faibles . . . Si l'on se raidit devant l'adversité, l'orage
passé, on peut se redresser d'autant plus vigoureux, que les souffrances endurées forgent des âmes solidement trempées, des
caractères d'hommes. Les revers actuels tout regrettables qu'ils soient, peuvent travailler à notre profit si nous en savons tirer les
conclusions utiles et les règles de conduite salvatrices».

Le Pays semblait bien avoir compris ainsi la situation du moment. On a senti, fin 1940, début
1941, une harmonie touchante de sentiments et de résolutions chez tous les Français, tout au moins chez le plus grand nombre.
Chacun était prêt à faire sur soi-même l'effort nécessaire pour s'adapter à l'effort commun. La bonne volonté était générale parce
qu'était général et sincère le désir de remonter la pente. Mais on se lasse de grimper, certains ont le souffle court, d'autres ne
supportent pas les efforts prolongés, le but a pu, pour quelques uns, s'estomper, des doutes sont nés sur le bien fondé du chemin
adopté, le spectacle de trop nombreux «tire au flanc» a coupé les jambes à plusieurs, les casse-croûte un peu légers et les musettes
vides ont freiné pas mal d'élan, enfin les sirènes ont chanté leur hymne éternel à l'égoïsme sacré . . .

Il faut bien reconnaître qu'actuellement on ne sent plus cette unanimité, cette solidarité spontanée
née sous l'effet du malheur: notre trop byzantine réflexion nous a replongé dans l'ornière habituelle, le bouquet est rompu . . . les
fleurs dispersées jonchent le sol, beaucoup, et des plus précieuses, sont flétries . . .

Présentement, nous sommes en pleine floraison d'individualisme. Nous sommes revenus aux
clans gaulois de l'époque de César, je crains que nous ne nous acheminions vers un suprême Alésia. Tout le monde a son idée
particulière, sur tout. Elle n'est souvent que la résultante d'intérêts très personnels, elle se camoufle habilement sous les apparences de
préoccupations nationales et s'affuble, en conséquence, d'une étiquette étrangère. Il en était de même il y a 400 ans quand, dans notre
Pays, les protestants faisaient appel aux Anglais, les catholiques aux Espagnols: le Roi de France était le roitelet de BOURGES et la
France était livrée aux pillages des bandes de brigands et à la dévastation des troupes étrangères.

Y a-t-il encore une Nation quand cesse l'unité morale, quand les aspirations sont dissemblables,
quand les façons de vivre, de sentir, de penser n'ont aucun point commun ?

A cet écartèlement des esprits aux quatre coins des horizons étrangers, s'ajoute pour agir, dans le
même sens, le facteur de la désintégration nationale, l'anarchie des mœurs, et en particulier de la vie matérielle.

La Loi du Lynx est la loi suprême actuelle. La course au profit immédiat est le sport à la mode.
On écrase un camarade pour mieux jouer des coudes et l'on passe sans sourciller à côté d'un copain qui crève.

Des rivalités dangereuses, des haines tenaces se créent et se développent toujours plus et la
propagande étrangère souffle sur ce feu qui risque de nous dévorer si la flamme se développe: villes contre campagnes, riches contre
pauvres, ouvriers contre paysans, il y a là des fossés qui se creusent et qui ne se combleront pas de si tôt: l'avenir, après le présent, en
sera gravement compromis. Voilà quelques-uns des éléments qui ont douché mon optimisme qui avait cependant résisté au jet froid
de JUIN 40. Voilà pourquoi je doute. Faut-il désespérer ? Que non pas.

C'est Guillaume le Taciturne qui a, paraît-il, prononcé cette phrase si pleine de courage réfléchi:
«Il n'est pas besoin d'espérer pour entreprendre», à plus forte raison pour persister.

J'espère donc encore à un sursaut des âmes françaises, je me refuse à mettre sur les yeux le
bandeau rose de l'optimisme facile; trop de ceux qui l'adoptent sont des types dans le genre de Louis XV, qui pensent en eux-mêmes,
quand ils ne l'avouent pas crûment: «Cela durera bien autant que moi, après moi le déluge».

Voir les choses telles qu'elles sont, dans leur laideur, dans leur gravité, ce n'est pas se condamner à
désespérer, ce n'est s'abandonner à l'inaction sous prétexte de l'énormité, et peut-être de l'inanité, de l'effort à fournir.

Un homme méritant ce nom, c'est-à-dire un caractère, se refuse à prendre pour modèle de sa
conduite le brave petit toutou au ventre rond que l'on a plongé à l'eau après l'avoir assommé, et qui descend au fil du courant, les
quatre pattes en l'air, se laissant emporter sans réaction, par le milieu dans lequel il baigne. Ayons en horreur cette politique du
«chien» et sachons résister aux mouvements capricieux et irréflectifs des foules, sachons réfléchir posément, calmement aux
événements qui se déroulent sous nos yeux, et comme nous n'avons pas, presque toujours, des éléments suffisants pour nous faire une
opinion personnelle, sachons accorder notre confiance aux chefs qui le méritent . . . savoir choisir des amis est une grande qualité qui
oriente parfois toute leur vie d'un homme, actuellement il faut savoir choisir ses chefs, ne pas s'en laisser imposer par des
propagandes charlatanesques ou par des pressions, même brutales, du milieu.

Ceci dit, mes chers amis, mes chers compagnons de Lacarre, de Lorraine, des mauvais jours des replis successifs, je terminerai en vous demandant de rester fidèles à la France.

Gardons nous de pratiquer la politique du célèbre Gribouille: ne nous jetons pas dans la rivière sous prétexte de nous abriter de la pluie.

Disons-nous bien, persuadons-nous, que personne ne nous sauvera mieux que nous-mêmes; les occasions ne pourront être saisies, les appuis nécessaires espérés que tant que nous saurons donner une impression de force par notre union.

Divisés, affaiblis par des luttes intestines, nous serons une proie tentante, parce que facile, pour ceux-là même qui se disent nos amis et nous auront aidés. La barque remorquée dans une passe dangereuse, dans un moment critique, doit pouvoir naviguer seule, dès le mauvais pas franchi; pour cela il faut qu'elle ait un équipage solide et un chef adroit, ou alors elle risque de rester l'éternelle suivante, j'allais dire servante.

Donc, actuellement plus que jamais, union, union dans un seul sentiment, non pas la haine de X ou Y, mais l'amour de la France «La France avant tout», tel doit être le mot d'ordre. Tout ce qui tend à diviser, soit en tirant à droite, soit en poussant à gauche, doit être en horreur. Nous aurons à jouer des rames, il faut que l'équipage ait l'habitude de travailler ensemble et à la voix. Il faut nous y préparer dès maintenant et ne plus croire que le moment venu «on se débrouillera», le système «D» a fait faillite en JUIN 1940 et s'est écrasé lamentablement devant la préparation méthodique et intelligente, devant la discipline et la foi patriotique. J'espère que tous ceux du «4» resteront des chasseurs, c'est-à-dire de vrais Français, ce sera mon vœux le plus fervent à l'orée de cette nouvelle année qui peut être décisive pour l'avenir de notre France.

J'ajouterai à ces souhaits ceux que je forme pour vous et vos familles afin que 1944 vous assure une vie matérielle aussi exempte que possible des pénibles préoccupations actuelles, et que cette nouvelle année qui se présente si mal s'achève au mieux, en nous permettant de nous réunir tous, en un lieu connu, dans une France plus unie et dans un monde apaisé.

AU PROFIT DE NOS PRISONNIERS

Pour les colis

.....

COMMUNICATION DE L'AMICALE

1° -

2° -

3° -

4° -

5° -

6° -

7° -

L'ARRIVEE DU 4° B.C.P. A LA 4° D.C.R.

Depuis Février 1940, le 4° Bataillon de Chasseurs à Pied, retiré de la 14° Division d'Infanterie, en ligne sur le front de Lorraine, Région Est de FORBACH, cantonnait dans la région Est de CHALONS-SUR-MARNE, rattaché à la 2° D.C.R. Accolé au 17° Bataillon de Chasseurs Portés.

Depuis trois mois, le bataillon était en cours de transformation en bataillon de Chasseurs Portés. Il avait été formé environ 250 conducteurs pour véhicules de toutes sortes: motocyclettes, sans ou avec side, chenillettes ,

voitures de tourisme, chars légers, camions et camionnettes, tracteurs à chenilles, etc . . . et de nombreuses manoeuvres aux camps de la Haute-Moivre et de CHALONS avaient assuré l'instruction technique et tactique.

Cependant, début Mai, la transformation était loin d'être terminée . . . Les autorités les plus compétentes affirmaient que l'achèvement de la mise sur pied ne saurait être envisagée dans les cas les plus favorables, avant Août 1940.

Pour compléter les effectifs théoriques il manquait 8 Officiers, 7 Sous-Officiers, 115 Hommes de Troupe, et tout particulièrement deux commandants de compagnie, un Officier spécialiste du matériel automobile et l'Officier des transmissions. Il est d'autre part à remarquer que, malgré qu'il s'agisse d'un bataillon d'active, treize Officiers sur 19, 75 Sous-Officiers sur 118, soit 2 sur 3 et 300 hommes de troupe, soit un sur trois, proviennent des réserves

En ce qui concerne l'armement, le bataillon avait été, depuis quelques jours, du fusil 37, du calibre 7 mm 5 en remplacement des fusils ou mousquetons Lebel; mais ces armes n'avaient pu encore être expérimentées au champ de tir.

Pour les munitions il manquait 200.000 cartouches, 240 obus de mortiers, 500 grenades à main. Quant aux transmissions, aucun matériel sans fils. Ce matériel était à l'étude et l'on discutait encore aussi bien sur le modèle à adopter que sur l'organisation générale des transmissions dans le détail.

Pour le matériel auto, le bataillon ne possédait, en bon état, que les camionnettes et les chenillettes du temps de paix ainsi que les 24 Sides, les 18 tracteurs Latil perçus peu de jours auparavant. La plus grosse part du reste du matériel auto était constituée de véhicules d'instruction destinés à l'école de conduite, au dressage technique; il était fort usagé et appartenait aux marques et aux modèles les plus divers.

Il manquait enfin 22 voitures tous terrains non blindées, 43 voitures blindées et chenillées, 7 voitures de liaison . . . 5 automitrailleuses, 35 motos, les camions ateliers et de dépannage

Tout particulièrement les groupes de combat de fusiliers qui devaient être portés sur Lorraine, 25 blindés et chenillés, ne disposaient d'aucun de ces véhicules.

Le 14 Mai, dans les cantonnements de JUSSECOURT-MINECOURT, HEITZ-L'EVEQUE, VAVREY-LE-GRAND au nord de VITRY-LE-FRANCOIS, qu'occupe le bataillon depuis 8 jours, la quiétude est donc totale: 70 permissionnaires sont absents qui ne rejoindront jamais, portant ainsi le déficit total des effectifs à 200. On ignore tout des événements qui se déroulent en Belgique et dans les Ardennes; seuls quelques avions venus bombarder VITRY ont été «sonnés» par nos F.M. de D.C.A.. D'ailleurs personne, y compris le Chef de Corps, n'envisage la possibilité d'engagement immédiat du bataillon dans la situation matérielle qui est la sienne. Le 13 Mai encore, n'a-t-on pas reversé, pour compléter la 2° D.C.R. Qui faisait mouvement, le matériel auto le meilleur.

Or, dans la nuit du 14 au 15, arrive l'ordre d'alerte. Le 4° Bataillon est mis à la disposition du Général Commandant la 6° Région qui lui fixe comme lieu de stationnement la zone POGNY-VESIGNEUL au Sud de CHALONS-sur-MARNE. On arrive à 8 heures dans cette région. Vers Onze heures parvient un nouvel ordre: celui d'installer des postes de bouclage, ce que l'on appellera plus tard des «bouchons», sur les itinéraires Nord et Sud aboutissant à CHALONS, depuis SAINT-MARTIN au Nord, jusqu'à LEPINE au Sud, en passant par AUBERIVE, SAINT-HILAIRE-LE-GRAND, SUIPPES, soit 40 Km de front.

Le 16 au soir, nous parvient l'ordre de regrouper vers SAINT-ETIENNE-AU-TEMPLE, en vue d'un enlèvement dans la nuit par un groupe de transport auto.

Le 17, vers 1 heure du matin, le Bataillon démarre en direction de REIMS, point de première destination. Evidemment, depuis notre arrivée, nous avons vu l'exode des réfugiés des Ardennes et avons aussi arrêté quelques uns de ces soldats isolés, sans armes, égarés volontaires, fuyant vers l'Ouest ou le Sud, avec le souci d'échapper à toute récupération par une troupe digne de ce nom. Mais les nouvelles sont tellement contradictoires que nous ne pouvons concevoir l'ampleur du désastre.

A REIMS, vers 4 heures du matin, nous apprenons enfin que nous rejoignons la 4° D.C.R. en cours de formation dans la région Sud de LAON, et que le Colonel DE GAULLE, commandant de cette Division, a son P.C. à BRUYERE. Mais la commission régulatrice routière nous informe que la route directe REIMS-LAON n'est peut-être plus utilisable, les Allemands ayant, semble-t-il, atteint CORBEY dans la nuit. A l'E.M. De la Région où nous nous rendons pour faire préciser ce renseignement, la nouvelle est démentie.

La situation apparaît cependant comme assez trouble, aussi le peloton motocycliste du Sous-Lieutenant BARATIN est-il lancé en avant avec une mission de sûreté de convoi et de liaison avec le Colonel DE GAULLE, en vue notamment de connaître en quel lieu doit s'effectuer le débarquement.

Et le convoi reprend sa marche en direction de LAON avec destination provisoire BERRY-AU-BAC, non sans assister aux premiers bombardements de Stukas sur l'aérodrome de BETHENY et sans se voir lui-même encadré par les bombes lâchées au passage par ceux-ci.

Vers 7 heures, le Lieutenant BARATIN, qui a pu atteindre le P.C de la 4° D.C.R., nous apprend que les éléments déjà arrivés de la 4° D.C.R., ont attaqué vers 5 heures ce matin en direction de MONTCORNET, que le Colonel DE GAULLE, actuellement à GISY, attend impatiemment le 4° Bataillon pour l'engager derrière les chars. Evidemment, cette constitution de division en plein «Baroud», cet engagement précipité d'un bataillon en cours de transformation, ne laisse pas que de nous surprendre.

Nous n'ignorons pas que la guerre est faite d'imprévus, mais il y a, cependant, une limite à l'imagination de la moyenne des hommes.

Ceci dit, il ne peut être question de discuter, de se lamenter, de s'exclamer, il faut agir, et au mieux .

Le Chef de Corps part immédiatement en avant pour prendre directement les ordres du Colonel DE GAULLE, et le convoi reçoit l'ordre de se rendre à SAMOUSSY. Arrivé au PC de la Division, le Chef de Bataillon est mis au courant de la situation:

- Les Allemands ont atteint MONTCORNET, des détachements avancés occupaient même CHIVRES, une colonne motorisée de ravitaillement d'artillerie a été surprise et anéantie par les chars sur la chaussée LIESSE-CHIVRES, une partie des occupants se sont dispersés dans les tourbières et abattent nos isolés.

.Le 4° Bataillon doit au plus tôt:

- Nettoyer les tourbières de part et d'autre de la chaussée, pousser ensuite vers MONTCORNET afin d'appuyer l'action des chars, enfin, en ce point, interdire les ponts sur la Serre (1° et 3° Cies);
- Organiser, avec une Compagnie, la défense de SISSONNE (2° Compagnie);
- Organiser la défense de LIESSE (C.E.)

A peine descendues des cars à GISY, les Compagnies sont lancées en avant.

Le 19, vers 3 heures, le 4° débarque à quelques kilomètres plus à l'Est. La 3° Compagnie et une partie du PC Bataillon aux environs de la gare de LAON, le restant du Bataillon à ATHIES. Deux heures plus tard, se déclenche l'attaque en direction du Nord sur CRECY-SUR-SERRE, dans le flanc des colonnes motorisées allemandes qui glissent vers SAINT-QUENTIN.

Mais ceci est une autre histoire qui sera racontée plus loin.

Les révolutions se succèdent, les religions, les Gouvernements, les lois changent et la justice est toujours aussi équivoque, toujours impuissante. Que dis-je, c'est cette déception de la justice qui fait le malheur général. Comme au temps de l'initiation première, les esprits rêvent de droit, d'égalité, de liberté et de paix. Mais ce n'est toujours qu'un rêve: la foi s'est éteinte et la vérité ne s'est pas montrée; la maxime de l'intérêt propre, à peine adoucie par la crainte des Dieux et la terreur des supplices, gouverne seule le monde; et si les mœurs de l'humanité se distinguent jusqu'ici de celles des bêtes, c'est par cette comédie juridique, dont la bêtise de celle-ci les rend moins incapables . . .

Le désastre est dans le corps social, le droit faible, la loi incertaine; par suite, l'Etat vacille entre l'absolutisme et l'anarchie, le magistrat reste sceptique, la masse dissolue et malheureuse.

(PROUDHON et Justice – 1848)

LES COMBATS DES 17 AU 19 MAI AUTOUR DE LAON

RECIT D ' UN TEMOIN

NOTA : Les passages ci-après ont été extraits du Journal de Guerre d'André SOUBIRAN paru à la Librairie DIDIER sous le titre: «J'étais Médecin avec les Chars».

L'auteur était médecin au 3° Régiment d'Auto- Mitrailleuses . Ce régiment, du 16 au 20 Mai, s'est trouvé engagé dans la région de LAON. Il a précédé la 4° D.C.R. à MONTCORNET le 16, a combattu en avant de SISSONNE et LAON le 17, était en réserve à MARCHAIS entre SISSONNE et LAON le 18 et à LAON le 19; S'il n'a pas été engagé dans les combats sur la Serre, du moins un élément d'artillerie tractée de la Brigade à laquelle appartenait le 3° Régiment d'Artillerie a-t-il appuyé la 4° D.C.R., et c'est ainsi que nous avons une saisissante et poignante évocation du champ de bataille au Nord de LAON.

La Quatrième Division Cuirassée est arrivée cette nuit et s'est mise en place derrière LIESSE, tout près, dans la forêt de SAMOUSSY. Ce matin, à 4 heures, elle a attaqué vers MONTCORNET-DISY. Nous allons être relevés.

Ainsi, cette nuit, les gros chars lourds, qui faisaient trembler les ponts et les routes sur leur passage sont montés vers nous à notre secours. Nous n'osions pas y croire. Pourtant ils sont là. Les chars puissants de la Division Cuirassée, reine de la guerre moderne. Maîtres-mots qui imposent leur force, redonnent tous les courages, égalisent les chances . . .

Dans l'après-midi, l'ordre arrive de nous diriger sur MARCHAIS, à deux kilomètres à l'Ouest, avec ce qui reste du régiment: cinq auto-mitrailleuses utilisables, une trentaine de sidecars.

La petite route est toute droite à travers des marais frangés d'iris et de roseaux.

MARCHAIS, petit village loin des grandes routes, n'a pas été bombardé. Peu de troupes ont dû y passer. Les habitants sont là.

- Vous venez cantonner, Monsieur le Major ?
- Je n'ose leur répondre qu'on vient peut-être aussi pour se battre, tant la guerre leur paraît encore lointaine.,

Les combats se sont déplacés vers LIESSE. MONTCORNET a été pris, perdu et repris plusieurs fois dans la journée par la 4^e Division Cuirassée (on m'a appris qu'on disait plus familièrement la 4^e D.cu.).

Elle n'a pas su se maintenir devant l'aviation allemande et sans infanterie. Elle recule vers LAON.

Les débris du Régiment se battent à nouveau aux abords de SISSONNE.

Après l'échec de l'attaque sur MONTCORNET, repris et reperdu par la 4^e D.cu., le 17, une nouvelle attaque a été lancée ce matin à quatre heures, au Nord de LAON, dans la plaine de la Serre, pour tenter de couper de flanc l'Armée Allemande en marche vers l'ouest et de rétablir la liaison avec nos troupes des armées du Nord.

Le premier objectif est la Serre et le plateau de PARGNY-LE-BOIS.

LAON est déserte, rues vides, places nues, maisons fermées. C'est la première ville un peu grande que je vois dans cet étrange veuvage d'habitants. Il est opprimant et morne.

Cette ville haute dort comme si un carillonneur oublieux ne l'avait pas réveillée avec l'angélus de l'aube.

Autour des clochers de la cathédrale, volent les corneilles. Pas une robe noire sous le porche, pas un bruit. Quelques sentinelles gardent les carrefours importants.

A côté, un gros char. Le Lieutenant Chef de char est là. Nous bavardons. Il appartient, lui aussi, à la 4^e D.cu.. Il me fait les honneurs de son engin que je regarde avec curiosité. Un gros char B. Trente-deux-tonnes. Quatre hommes d'équipage. Un canon de 47, une mitrailleuse de tourelle, un canon de 75. Dans la pénombre luisent les casiers d'aluminium les culots des cartouches d'obus. Tout à fait à l'avant, la place du pilote et son volant. Le tube du 75 est à sa droite. Derrière lui, la place de l'aide-pilote. Près des moteurs, la place du radio. La tourelle avec les fentes de ses évêques, les tambours pour la mitrailleuse, les obus de rupture et les obus explosifs de son canon de 47. Là je me retrouve un peu. C'est, en plus grand, semblable à la toute petite tourelle du char de cavalerie. Mais l'ensemble est monstrueux.

Nous étions engagés comme soutien d'artillerie de la 4^e Division cuirassée pour l'attaque sur la Serre. L'attaque a commencé vers quatre heures ce matin. Les trois cents chars de la Division ont avancé magnifiquement, comme à la manoeuvre. Puis à CRECY-SUR-SERRE, ils sont tombés sur une énorme embuscade. Tous les villages étaient des redoutes antichars. J'avais heureusement fait mettre un relais sanitaire, dès hier soir, devant la gare de LAON. A POUILLY, derrière CRECY, j'avais le premier poste de secours. Il a vite regorgé de blessés, de brûlés. Il y en avait dans toutes les caves, lorsque le village même a été terriblement bombardé. Des caves pleines de blessés se sont effondrées. Grâce au relais de la gare, j'ai pu à peu près tout ramener. Mais ce n'était encore rien. Jusqu'à trois heures du soir nous n'avions rien vu. La contre-attaque allemande a commencé. Je savais qu'elle serait dure. Mais ça . . . ça . . .

Il s'arrête un instant, empoigné par la vision, il reprend aussitôt:

La contre-attaque a été inimaginable. Tout a donné contre nous: les chars, l'artillerie, les mines et surtout l'aviation. Alors c'est devenu un cataclysme.

Ils ont attaqué par vagues, sur des kilomètres de profondeur, sans arrêt, sans arrêt, ils ont tout bombardé: les routes, les ponts, les villages et tous les rassemblements de chars, nos batteries, tout ce qui passait, tout ce qui remuait, tout ce qui vivait, tout . . .

Pendant des heures nous avons vécu au milieu des éclatements, dans une fumée noire, des retombées de terre. Quand l'aviation se calmait un peu, qu'on pouvait voir un instant dans la fumée, je me précipitais avec mes infirmiers, mes brancardiers pour ramasser les types qui râlaient, qui appelaient, qui hurlaient partout. Les chars, même les gros,

étaient cloués au sol, incendiés. Les équipages en sortaient, les vêtements en feu, se roulaient par terre de souffrance. Il fallait les tenir pour pouvoir les éteindre, il fallait aller chercher les blessés qui ne pouvaient pas sortir, avant que le char ne saute. Chaque fois que j'entrais dans un char, je me demandais si j'allais trouver des morts ou des vivants. Je tâtonnais avec angoisse en rencontrant des corps. J'ai sorti comme ça un lieutenant. J'avais pris le premier corps que j'avais trouvé, au hasard, il m'a crié: «Tu m'emmerdes, ne t'occupe pas de moi, sauve mes hommes ». Je l'ai tiré quand-même, il avait la joue arrachée, il n'avait plus de jambes, il ne le savait pas et il m'a demandé: «c'est grave?» et il est mort.

J'ai pris sa plaque d'identité. Il s'appelait YOUNG. Celui-là, je ne l'oublierai jamais . . .

Les chars incendiés sautaient avec des explosions formidables, des tôles partaient en chandelles, des morceaux de blindage retombaient. Nous étions au milieu d'un demi-cercle de chars déchiquetés, rougis par les flammes, dont les obus explosaient; partout des corps brûlaient, qui se recroquevillaient, dont les chairs éclataient.

Un infirmier, pendant qu'il essayait de sauver l'équipage, a sauté avec un char. Ma sanitaire a reçu une torpille. Des brancardiers ont été tués.

Il a fallu se replier lentement, le plus lentement possible pour que les chars qui pouvaient encore bouger aient le temps de suivre.

Ce qui restait de nos batteries a protégé notre retraite. Dans une bagarre pareille, il n'était plus question de tactique. Elles ont tiré à vue sur tous les chars allemands qui se présentaient. Ma seule consolation est d'en avoir vu flamber quelques-uns. Les batteries ont tiré, combattu, riposté, jusqu'au dernier obus. Nous sommes partis avec elles, les derniers, et j'ai eu la chance de ne laisser aucun blessé sur le terrain, tous ont été ramenés. Je ne sais plus comment nous sommes là, sortis vivants de cet enfer. Je ne sais même plus ce qui reste du régiment. Les chars, eux, ils doivent continuer à flamber et à sauter dans la plaine. C'était l'enfer . . . l'enfer . . .

Mais plus terrible que cet enfer, il y a l'échec de l'attaque. Ce soir, c'est un grand espoir qui tombe . . .

Que pourrais-je dire à cette détresse ?

De l'artillerie tractée passe près de nous, les débris de son régiment. Nous encombrons les routes. Il me dit au revoir, rejoint pesamment sa voiture et part dans la nuit, accablé comme tous les survivants de la bataille, comme tous ceux qui, à cette heure, savent le terrible bilan.

----- LE BULLETIN DEMANDE DES COLLABORATEURS. -----

Tous vous avez écrit de votre peine, de vos souffrances, avec vos nuits sans sommeil, avec vos marches et vos travaux harassants, avec votre cerveau et votre coeur, avec votre sang souvent, l'histoire du 4°.

Ecrivez-là encore pour ceux qui ne savent pas, pour plus tard . . . et aussi pour vous, pour nous, pour nous aider à croire, malgré les jours désespérants actuels, qu'il y a encore de vrais français, que nous ne sommes pas un peuple épuisé, vidé, dégénéré, fichu, comme certains étrangers nous le crachent à la figure.

Soyez nos collaborateurs. Envoyez-nous de petits récits, de scènes typiques vues, vécues . . . Ils seront arrangés, retouchés si nécessaire, mais en leur maintenant leur principale qualité: la sincérité, ce qui leur assure la fraîcheur.

----- L 'AFFAIRE DE CHAMBRY 19 MAI 1940. -----

19 Mai 1940 – Vers minuit, le 4° B.C.P. Embarque en autocar, entre CHIVRES et LIESSE, après avoir intercepté des éléments de reconnaissance allemands et capturé des isolés (parachutistes, artilleurs, etc . . .), neutralisés par les chars de la 4° D.C.R..

Débarquement vers 3 heures à ATHIES, où se trouvent déjà de nombreux chars B 1 Bis.

Dispositions d'assaut – les équipements inutiles sont laissés dans les cars, les masques et sacs troqués contre des caisses de cartouches et des musettes pleines de grenades.

Le 4° B.C.P. En flanc-garde de division et couvert par les A.M. Du 10° Cuir, a pour mission de reconnaître le village de CHAMBRY, puis (heure H – 4 heures) de progresser sur l'axe formé par la route de CHAMBRY à MARLES, en couvrant la droite du dispositif d'attaque, 1ère Compagnie en tête.

Nous abordons le village de CHAMBRY, le traversons: Rien. Arrêt aux lisières N.E. Du village pour laisser passer la 2ème Compagnie qui vient se placer à notre gauche.

La progression reprend le long de la route, la journée s'annonce chaude et belle. Quelqu'un trouve un gros paquet de chocolat au bord de la route, qui est vite distribué et dégluti . . . mais ça donne soif !

Après environ 1500 mètres de progression, la compagnie débouche sur la grande crête qui domine la dépression de la Maison Blanche. Sur la route, à 200 m, devant nous, deux A.M. Du 10° Cuir flambent. Soudain, nous

sommes arrêtés par un tir d'artillerie assez dispersé. Devant nous, à l'horizon, la route fourmille de chars ennemis; sur la gauche, d'autres chars progressent autour d'une colline et on distingue nettement des éclatements d'obus tout autour d'eux. Impossible de savoir si ce sont les nôtres ou les allemands. La 3^e Cie a disparu derrière la crête et semble prise à partie par l'artillerie ennemie. Nous avons l'impression d'être seuls au milieu d'un immense billard . . . il doit vraiment se passer quelque chose . . .

Nous sommes arrêtés depuis plusieurs minutes, quand l'ordre nous parvient de nous replier sur le village de CHAMBRY.

Demi-tour, la 1^{ère} va occuper le château de CHAMBRY et s'y installer en défensive.

C'est un beau château, de construction assez récente, et il n'a rien d'une forteresse.

La 1^{ère} s'engouffre dans la cour. Les sections sont aussitôt réparties comme suit:

- 1^{ère} section: 1^{er} étage et mansardes (plus un groupe de la 3^{ème});
- 2^{ème} section: Hall et palier de l'escalier d'honneur;
- 3^{ème} section: maison de garde, à côté de la grande porte d'entrée.

Après m'avoir passé le Commandement, le Capitaine MAUSHART est appelé au P.C. Du Bataillon et part en moto

Le groupe du mortier de 60 (Sergent JACQOT) s'installe dans une mauvaise tour en plâtre, mais la vue est magnifique.

Pour se sentir bien chez soi, je fais fermer la grande grille d'entrée, mais l'opération ne se fait pas sans mal.

Il doit être huit heures, il fait chaud et la marche de ce matin nous a tous assoiffés.

Accompagné du Sgt-Chef BAECHLER, je fais une rapide visite aux cuisines; où nous découvrons des pâtes, de la farine, du pain sec; le tout est rapidement rassemblé et bien enfermé dans un placard (on ne sait jamais . . .). Un tour à la cave nous fait mettre la main sur un tonneau de cidre et des bouteilles de St Raphaël. Il y en aura pour tout le monde . . . mais attention, car nous n'avons mangé ni bu depuis bien longtemps. A la cuisine, comme dans les autres pièces du rez-de-chaussée règne un désordre indescriptible. Des reliefs de repas, des marmites pleines de bouillon à demi moisi, des quartiers de viande couverts de mouches, des bouteilles partout, révèlent le départ précipité d'une unité installée et délogée en pleines agapes.

Les chasseurs du Lieutenant SAVIDAN, qui sont également de bons explorateurs, ont découvert, à la cave, une trentaine de boîtes-chargeurs garnies.

Les sections s'installent rapidement, les volets sont fermés, calfeutrés avec des matelas, sommiers. Les chasseurs s'ingénient à pratiquer, dans toute cette épaisseur, des meurtrières présentant un bon champ de tir.

Une visite à la 3^{ème} Section: la maison de garde est difficile à installer, car toutes les ouvertures donnent à l'intérieur du parc, d'où nécessité d'installer les F.M. Dans le toit, ce qui n'est pas bien fameux. Je remarque, contre le mur de cette maison de garde, un grand réservoir, haut de 3 mètres, et plein d'eau potable (ça peut toujours servir . . .).

Tour d'horizon:

Bonne visibilité du Nord au S.E., direction générale de l'ennemi.

Au N.E., bordé par la route de MARLES, un magnifique billard de 1500 mètres de profondeur, un classique «compartiment de terrain».

Au Nord, au delà de la route, un autre glacis, de la lisière du village jusqu'à la crête dominante.

Au Sud-Est et au Sud, la vue est bouchée par les arbres du parc, sauf un espace de 20 à 30 mètres bordé à gauche par une meule de paille.

Du Sud à l'Ouest, aucune visibilité, les arbres du parc et les communs.

En somme, nous occupons un bon observatoire qui doit permettre de ne pas se laisser prendre à courte distance.

Sur la route nationale, quelques A.M. Du 10^e Cuir, et des motos rebroussement chemin à toute allure – maintenant, il n'y a plus personne devant nous.

Il est environ 8 heures 30, quand les premiers engins motorisés ennemis débouchent de la crête; et aussitôt derrière eux arrivent des cars d'où débarquent des éléments à pied, pendant qu'à gauche et à droite de la route, la crête se peuple de petits groupes: l'ennemi s'est déployé à l'abri de cette crête et progresse vers nous, comme des fourmis. Mais ils sont encore loin (1500 m).

ALERTE ! Et à vos postes, ne tirez qu'à mon commandement.

Mais chacun était déjà à son poste, bien calé derrière les matelas et armoires, les munitions à bonne portée.

Les nouveaux fusils vont enfin pouvoir être inaugurés.

Je fais passer la consigne: ne tirez pas encore, mais seulement sur ordre; prenez votre temps (comme au Fronholz), ménagez vos munitions; pas de rafales pour ne pas dévoiler les F.M.. Economisez les munitions au maximum .

Pendant ce temps, l'ennemi a déjà progressé de quelques centaines de mètres et toujours il en arrive de nouveaux.

La 2^e Cie, installée à notre gauche et en arrière de nous, ouvre le feu. Pour nous, c'est trop tôt encore, nous n'avons pas de cartouches à gaspiller devant cette fourmilière.

Mais, au Sud-Est, au delà de la clairière, apparaît une forte unité progressant par vagues successives et denses.

«Ouvrez le feu!», aussitôt une fusillade crépite dans les mansardes; les F.M. Tirent au coup par coup. Les Fritz se plaquent au sol, se relèvent pour essayer de gagner l'abri des arbres, mais sont aussitôt abattus. Le tir est excellent et facile, puisque les cibles sont à 200 m à peine. Aucun Fritz n'est arrivé à atteindre le couvert, et dès que l'un d'eux se prépare à faire un bond (ce que nous voyons très bien d'en haut), aussitôt une balle bien placée l'immobilise. Mais un imposant char apparaît également dans la clairière et s'emploie à arroser nos fenêtres sud, par longues rafales. Les volets partent en éclats de bois, et à l'intérieur, le plâtre des murs vole à travers les chambres. Personne ne quitte son poste pour cela. Un nouvel échelon ennemi apparaît soudain, voulant dépasser celui que nous avons arrêté, mais pas un ne passe. Le sol est jonché de morts et de blessés, qui, de temps en temps, remuent une jambe ou un bras.

Pendant ce temps, la fusillade a également commencé aux fenêtres de la face Nord, ainsi que dans la maison du garde. Les premiers éléments allemands ont été arrêtés à environ 600 mètres du château. Derrière eux, sur la route, des chars allemands sont venus prendre position. Par un tir continu et très nourri de mitrailleuses et de canon, ils essayent de neutraliser nos fenêtres. Mais leur tir est peu précis et balaye toute la façade, faisant sauter les tuiles et les volets; les obus de 37 percent les murs comme une simple planche et viennent tournoyer dans les chambres, en dégageant une forte lueur et une fumée jaune: ce sont des obus incendiaires.

De sa tour, le groupe de mortier a repéré plusieurs groupes de mitrailleuses ennemies qui se sont installées dans le fossé de la grande route, à environ 300 mètres de nous. Après un rapide tir de réglage qui fait dangereusement vibrer les plafonds, deux des groupes ennemis sont touchés au but et disparaissent dans un nuage de fumée. Les autres groupes, également pris à parti, se replient de l'autre côté de la route et, de là, seront moins dangereux pour nous.

Les chasseurs, installés par deux ou trois aux fenêtres, tirent posément, comme au stand, se corrigeant mutuellement leurs tirs – les points d'impact, sur le sol sec et poussiéreux, sont parfaitement visibles.

Malgré notre feu, maintenant ininterrompu, les allemands n'ont pas l'air d'utiliser le terrain au maximum; leurs bonds sont suffisamment longs pour permettre d'ajuster, et la plupart des bonds se terminent en chute définitive.

Sur la route qui débouche sur la crête, de nouveaux chars arrivent, et toujours des des autocars qui déversent des fantassins qui disparaissent dans les fossés. Chaque véhicule est accueilli de notre part par une ou deux rafales bien ajustées.

Au N.E. Et à l'Est, la crête se peuple dangereusement, et malgré notre feu, l'ennemi arrive à progresser jusqu'à 500 mètres environ devant nous.

Le char, arrêté derrière la meule de paille, continue son tir d'arrosage, et a malheureusement blessé plusieurs chasseurs qui sont immédiatement installés en lieu sûr par le Sergent-Infirmier CELLARD. La verrière qui éclaire le grand escalier d'honneur est entièrement brisée, et le passage d'un étage à l'autre devient une opération délicate, qu'il faut entreprendre avec prudence et rapidité entre deux rafales du fameux char.

Ça c'est du sport!

Tout le monde est gonflé à bloc, les cartons sont bons, et l'excitation du moment fait oublier la soif et l'intense poussière de plâtras mêlée de poudre brûlée et de la fumée jaune des obus incendiaires.

Un gros engin chenillé est venu se joindre aux chars allemands de la route, et peu d'instant après, le château tremble sous les explosions de 105. Maintenant les pierres volent, et au premier étage on ne se voit plus à travers tant de poussière.

Je vais me reposer quelques instants dans les couloirs pour me rendre compte du nombre d'hommes hors de combat. Ils sont déjà une dizaine dont deux ou trois tués. L'infirmier, aidé de quelques chasseurs légèrement blessés, s'affaire, et faute de mieux, récupère tous les pansements individuels qui s'avèreront bientôt insuffisants.

Sur le palier du grand escalier, le Lieutenant SAVIDAN fait le coup de feu avec ses hommes. Ils sont furieux, car la meule commence à flamber, vraisemblablement allumée par le char allemand. La fumée qui se dégage de la meule vibre dans l'air chaud et empêche, désormais, d'ajuster le tir dans la clairière... et les fritz en profitent pour franchir cette zone dangereuse, par vagues successives et denses. Ils bondissent par dessus les corps de leurs prédécesseurs que nous avons si bien stoppés.

Nous voici débordés par le Sud; cela commence à devenir sérieux car nous risquons, maintenant, d'être pris à revers, dans la zone qui ne présente aucune possibilité de vues.

Pourtant, au premier, les hommes, blancs de poussière, tiennent bon et continuent à se disputer les meilleurs cartons, pendant que dans le hall du bas, le chasseur BERRURIER, très gêné par une blessure à la joue, reçue dans le réduit de CHIVRES, a installé un atelier de nettoyage d'armes et de remplissage des boîtes chargeurs. Un autre groupe trie les cartouches, les essuie. Trois hommes font la navette entre les étages pour ravitailler en munitions, échanger les armes encrassées, par d'autres bien huilées, et descendre les boîtes chargeurs vides ainsi que les munitions des blessés ou arrachées des boîtes après incidents de tir.

De temps en temps, une «corvée», pour se reposer du tir incessant, descend à la cave pour remonter des bidons et bouteilles de cidre.

Il règne, dans tout le bâtiment, une activité intense, un va et vient incessant, dans un fracas et une poussière indescritibles.

Un saut en bas pour prendre contact avec la section LEYSSARD; la liaison se fait par une fenêtre des cuisines. Un coup de sifflet, et l'Adjt-Chef LEYSSARD sort la tête d'un trou pratiqué dans le toit:

- ça va ?
- Ça boume, mais les emplacements de tir sont difficiles à tenir, notre toit est une passoire !

Un bond dans l'escalier et me voici au premier étage. Je m'installe à côté du Cal-Chef

VAVASSEUR pour observer le tir et y participer pour donner un peu de répit à un chasseur. Une explosion formidable me fait voler au fond de la pièce, tête en avant . . . et au bout d'un temps indéterminé (une seconde ou 10 minutes ?), je reviens à moi, le casque enfoncé sur les yeux et les oreilles, la tête douloureuse et remplie de mille sifflets, les mains en sang. VAVASSEUR est durement touché, des éclats d'obus dans la tête, la poitrine et les bras. A la place de la fenêtre que nous occupions, un énorme trou béant, par où s'engouffrent des rafales de mitrailleuses.

Je traîne mon malheureux VAVASSEUR dans le couloir, où le nombre de blessés s'est augmenté considérablement. Il reste maintenant peu d'espace pour circuler sans faire des exercices d'acrobatie.

Pour moi, rien de mauvais sauf les deux tympanes bien percés.
J'appelle SAVIDAN pour faire le point.

1°)- L'avance ennemie semble arrêtée, sauf au Sud, où nous sommes débordés sans pouvoir apprécier l'importance des effectifs qui se sont infiltrés.

Sur l'axe de la route nationale, l'ennemi a pu s'approcher par les fossés jusqu'aux premières maisons du village.

2°)- Notre stock de munitions est très entamé, malgré le soin apporté à l'économiser;

3°)- Que fait le Bataillon et les Chars. Nous croyons, parfois, les entendre derrière les communs, mais le bruit est trop général pour distinguer quelque chose de précis, et nos oreilles sont en très mauvais état;

4°)- Le personnel capable de se battre est suffisant pour servir les armes et pour tenir;

5°)- Le moral est bon.

Donc, continuons et laissons venir

Nous sommes persuadés qu'une contre-attaque va venir nous dégager, et tous ces chars de la 4° D.C.R. Vont bien servir à quelque chose.

Il doit être midi, donc rien ne presse, que chacun veille à ses munitions et abatte tout ennemi qui essaye d'avancer.

Un bruit effroyable attire notre attention du côté de l'escalier en colimaçon qui monte à la tour. Je vois dégringoler une grappe de chasseurs, cul par dessus tête . . . et le mortier, suivi d'une caisse à obus et autres accessoires. Le tout s'arrête sur le palier. Les chasseurs du Sergent JACQUOT se relèvent en se tâtant et rigolent comme des bossus de leur aventure: le mortier, à force de tirer, a fini par enfoncer le plancher de la tour, et le tout a été précipité dans le vide. Le mortier est fichu, les instruments de visée sont faussés et, d'ailleurs, il n'y a plus d'obus. Les hommes prennent leurs fusils et continuent.

Et toujours les balles de mitrailleuses, en rafales presque ininterrompues, les obus de 37 incendiaires et de 105 continuent à démolir progressivement notre beau château, et à nous arroser de pierres, plâtre, bois, et toutes les quelques minutes un nouveau blessé est traîné en lieu sûr, aux bons soins de l'infirmier et de ses aides.

Dans un vrombissement rageur, un «mouchard» vient faire son inspection des lieux, à toucher le toit de son aile droit. J'essaye de lui envoyer une rafale de mitrailleuse (trophée de CHIVRES), mais elle s'enraye à la 2° cartouche, vraiment, cette pétroire n'est bonne à rien et je la jette derrière un tas de gravats.

Des groupes ennemis importants sont maintenant à proximité même du village, à 300 m devant nous (au Nord). Nous les dominons de haut et presque toutes nos cartouches font mouche.

Tout à coup, nous voyons marcher en pleine route un groupe d'une douzaine d'hommes «en moutarde», mais ce sont des français: ils se dirigent vers l'arrière ennemi; les allemands en profitent pour se glisser derrière eux et avancer de quelques mètres. Notre feu ne s'arrête pas et encadre ce groupe de près pour abattre les silhouettes debout qui le dépassent

Mais voici que les chasseurs, installés dans la partie supérieure du château, refluent vers le premier étage: le feu. Vraiment il ne manquait plus que cela. Et à la poussière, déjà intense, se mêle maintenant la fumée de l'incendie.

Les chambres inutilisables sont visitées soigneusement, autant que le feu le permet, et les chasseurs du haut viennent renforcer ceux de la 2° section dont une partie du personnel est hors de combat. Les blessés sont évacués dans le Hall et les «salons».

Coup de sifflet à LEYSSARD: «ça va, - ça va, mais plus moyen de tenir les emplacements de tir».

Avec le Lieutenant SAVIDAN, je refais le point:

1°) - Notre stock de munitions s'épuise; il importe d'économiser au maximum;

2°) - Le château est en feu et les meilleurs emplacements de tir ont dû être abandonnés. Les vues du rez-de-chaussée sont beaucoup plus limitées que des étages;

3°) - Que font le Bataillon et les chars ? Nous avons la nette impression d'être totalement isolés, mais une contre-attaque ne s'organise pas en quelques minutes;

4°) - Il faut donner des nouvelles au Bataillon, et pour cela, envoyer des volontaires au village.

Fuyant devant l'incendie, toute la Cie est dispersée dans les pièces du rez-de-chaussée.

Beaucoup d'hommes n'ayant plus de munitions ou manquant d'emplacements de tir, attendent la suite des événements.

Un groupe d'une douzaine de volontaires s'apprête à gagner le village.

Le parc semblant être libre de tout ennemi, les hommes de ce groupe s'élancent, l'un après l'autre, vers le bois du parc. Combien arriveront au but ? . . .

Notre tir se fait de plus en plus intermittent et, rapidement, cesse presque totalement.

L'incendie gagne le premier étage. Je fais évacuer les derniers blessés en vitesse: l'un d'eux, le Chasseur KNOERR, est trouvé dans une pièce du 1er. Il est étendu près de la cheminée, dans une atmosphère suffocante, il a une jambe fracassée, et ne pouvant plus bouger, il a eu la présence d'esprit de mettre son masque, c'est ce qui l'a sauvé, car nous n'avons eu que le temps de le retirer de là, pour ne pas suffoquer nous-mêmes.

A mesure que l'incendie se développe vers le bas, la chaleur devient de plus en plus insupportable.

Alors que les obus incendiaires continuent à percer les murs de toute part, une rafale de mitraillette allemande part du mur d'enceinte de la cour. Aussitôt, les quelques grenades qui nous restent sont lancées derrière ce mur, mais sans grand résultat, car nous n'avons que des OF.

Les rafales de mitrailleuses se succèdent sans répit, et l'ennemi que notre tir ne dérange plus, ajuste tous les orifices du bâtiment. Les grandes fenêtres du Hall deviennent très difficiles à tenir, et du fond du Hall, seul réduit à peu près sûr (contre les balles et le feu), il est difficile de se rendre compte, à travers toute cette poussière, de ce qui se passe dehors.

En rampant, je m'approche des derniers emplacements de tir abandonnés, il n'y a plus de munitions

Les hommes se serrent sous l'escalier, car au-dessus de nos têtes, les derniers plafonds roussissent sous la chaleur et menacent de s'effondrer sur nos têtes.

L'inaction et l'impossibilité de tenter quoique ce soit nous met la rage au coeur – tous ont les larmes aux yeux de désespoir.

Notre situation semble désespérée, et je m'isole à nouveau avec le Lieutenant SAVIDAN pour prendre une décision:

1°) - Plus de munitions, il doit être environ 17 heures;

2°) - l'ennemi nous encercle de toute part, et au plus près;

3°) - dans quelques minutes, les plafonds en feu vont nous tomber sur la tête, et nous risquons d'être grillés sur place.

Que faire: - se replier ? Il ne peut en être question;

- se cacher dans la cave ? Une grenade dans le tas, et c'est le massacre total

- se mettre à l'abri du feu, en sortant ? Ce ne sera pas mieux.

Nous pleurons comme des enfants, et les hommes avec nous.

Et pourtant, il faut faire quelque chose. Je décide d'essayer, seul, une sortie dans la cour. Je me précipite dehors, en évitant la zone dangereuse des obus de 37, mais à peine sorti sur le perron, une rafale de mitraillette et une grenade me plaquent au sol derrière une colonne du balcon. . . pas touché.

D'un bond, je me lance à l'intérieur: ce n'est pas mieux, les hommes sont serrés comme des sardines sous la voute de l'escalier, le feu les menace de près. Ce dernier refuge devient intenable, et n'en pouvant plus, tout ce qui est valide se précipite dehors, à l'air libre, et aussitôt, un groupe d'ennemis se ruent sur nous comme des sauvages, brandissant des grenades et les mitraillettes prêtes à tirer. Ils nous entourent en hurlant: «vous pas soldats . . . vous tueurs». Nous sommes pris.

- Et LEYSSARD ? Je lui crie l'ordre de sortir et de nous rejoindre, toute idée de résistance étant à rejeter.

Devant nous, les fossés de la route et les champs sont jonchés de cadavres, trop nombreux pour oser les regarder sans éveiller l'attention des survivants qui nous tiennent à leur merci.

Lieutenant BOURCART,
Lieutenant en premier de la 1ère Cie
du 4° B.C.P.

AUX PRISONNIERS RAPATRIES

Nous manquons de témoignages précis sur certains détails des engagements du 4°. Vous qui avez tenu obstinément sur le champ de bataille, dites-nous ce qui s'est passé dans votre «petit coin», à CHAMBRY, à US, à USSON notamment, et ailleurs.

Dites-nous également la pénible odyssée de votre colonne partant vers le Nord, tout ce que vous avez vu, fait, senti, depuis le moment où vous avez déposé les armes, jusqu'à votre arrivée en Allemagne, et racontez-nous votre vie dans le camp jusqu'à votre retour.

Le récit sera mis au point si cela est absolument nécessaire.
Ce bulletin est votre bulletin. Il doit être un échange, entre camarades, de souvenirs.

C H A M B R Y

L'odyssée d'un rescapé.

Le 2 Février 1942, le Caporal-Chef ROUY Pierre, de la première Compagnie, blessé à la tête à CHAMBRY, ayant réussi à se procurer l'adresse du Commandant, reprenait le contact avec le 4°, et, dans une lettre, faisait notamment le récit de son odyssée.

Ce récit est reproduit ici; dans sa simplicité et sa sincérité, c'est un document vivant et éloquent.

Le 19 Mai, vers 16 heures, alors que la 1 ère Compagnie ne possédait plus de munitions, dans son château tout en flammes que l'ennemi cernait de toutes parts, le Lieutenant BOURCART nous dit: «De trois choses l'une: se rendre, griller dans la fournaise, ou essayer de se sauver, ce qui paraît bien impossible».

A ce moment je réfléchis et, plutôt que de me rendre ou de griller, je préférais, affrontant la mort, essayer de rejoindre le reste du Bataillon dans le village.

Au moment où je sortais du château, je fus accueilli par des salves de mitraillettes tirées de toutes parts, qui m'obligèrent à me coucher, puis à ramper sur le ventre pendant environ 100 mètres. J'essayais, alors, de faire quelques bonds, mais le tir de l'ennemi était si précis, que je reçus presque immédiatement une balle dans la tête et je m'évanouis.

Lorsque je repris connaissance, je me dis immédiatement: «si tu bouges, tu es sûr d'être atteint à nouveau, et peut-être encore plus sérieusement. Donc il ne te reste qu'une seule solution: faire le mort». C'est ce que je fis. Pendant que l'artillerie et l'aviation ennemies achevaient de détruire le château, je songeais à mon triste sort et à celui de mes camarades.

Peu avant que le soleil ne se couche, quelques allemands passèrent tout près de moi, et l'un d'eux essaya de me remuer avec sa botte. Comme je me gardais bien de réagir, comme aussi le sang qui avait coulé abondamment de ma blessure me donnait la «frimousse» d'un cadavre, il n'insista pas et se contenta de grommeler quelques mots qui devaient vouloir dire «il est crevé».

Enfin, la nuit arriva. Elle augmenta mes chances de m'en tirer. Il fait un clair de lune splendide et la lueur des brasiers du village de CHAMBRY éclaire le paysage comme le soleil de Mai. Je tente, alors, de me lever et de m'éloigner de ces lieux néfastes. A plusieurs reprises des rafales de balles sifflent à mes oreilles, mais sans m'atteindre. Je marche ainsi toute la nuit en me guidant sur la «grande ourse». J'aboutis d'abord à une route assez large que je longe, mais en prenant la précaution de rester environ 30 mètres à sa gauche. Le lendemain, vers 15 heures environ, j'arrive à hauteur d'un canal qui, à cet endroit, paraît ne pas être trop large (canal de l'Ailette). Au moment où j'arrivais à la berge Nord de ce canal, des coups de feu partent de la rive Sud et les balles me sifflent aux oreilles. Je me couche derrière la berge et je réfléchis: «que faire ?». Je prends la décision de me redresser subitement en tenant mes bras en l'air.

Un Officier Français se dresse alors de l'autre côté du canal et, me tenant en joue, me demande qui je suis. Les bras toujours en l'air, je lui explique pourquoi et comment je me trouve là.

Il m'indique, alors, de passer sur un pont à moitié détruit et je suis accueilli par des soldats français qui appartiennent au 97° R.I.A. , 3° Bataillon. Je m'enquiers, alors, de savoir si le 4° Bataillon de Chasseurs est dans la région. Avec pas mal de réticences, un Sous-Officier me dit qu'il croit avoir vu passer quelques chasseurs le matin même. L'un d'eux me conduit au poste de secours afin de faire penser ma blessure qui me fait atrocement souffrir. Là, après un examen et des soins, le Médecin-Chef ordonne mon évacuation sur un hôpital. Après deux jours de voyage, j'arrivais d'abord à l'hôpital d'Angoulême, puis à Cognac (Charente).

Après environ un mois d'hôpital, je demande à rejoindre le 4°, mais à ce moment, l'ennemi sillonne toutes les routes de France. Deux jours après c'est l'armistice. Le 15 Juillet j'étais démobilisé au PUY.

La Compagnie débarque le 19, vers 3 heures du matin, à ATHIES, le Capitaine nous met brièvement au courant de la situation: le Bataillon moins la 3ème Compagnie, en flanc-garde Est de la Division, doit progresser vers le Nord; la 2° Compagnie a pour mission de former deux bouchons défensifs pour garder les ponts sur le ruisseau des Barantons. L'attaque débouchera à 4 heures. Les chasseurs, après trois nuits sans sommeil, sont très fatigués et s'endorment à chaque halte, dans n'importe quelle position; mais le moral est toujours «chasseur», ils le montreront quelques heures plus tard. La 2ème Compagnie marche sur CHAMBRY, 1ère section en tête à droite de base; 2ème section à gauche. CHAMBRY est atteint vers 6 heures. La première Compagnie a déjà patrouillé dans le village. Nous marquons une halte sur la grande route Nord de CHAMBRY. Puis la Compagnie reprend sa progression dans le même dispositif, accompagnée de deux canons de 25.

A 1 km environ, N.O. De CHAMBRY, la compagnie s'arrête sur une crête. Nous entendons, devant nous, des tirs de 75 (probablement de nos chars B), puis nous voyons progresser, à 1 km 500 environ, des chars venant vers nous. Après un temps, nous constatons que ce sont des blindés allemands. Ces chars sont pris immédiatement à partie par les éléments du 10° Cuir à notre droite. Le combat s'engage. Le Capitaine DE CHAVANNES, Commandant le détachement flanc-garde, donne l'ordre de se replier par échelons sur CHAMBRY, afin de s'installer défensivement dans le village. Je reçois de mon capitaine (Le Capitaine CALAIS) l'ordre de m'installer avec ma section, à la lisière Nord du village. J'ai laissé en arrière, avec un canon de 25, un de mes F.M., soit un tireur, un chargeur et le Sergent-Chef ALTERO.

Je possède donc 5 F.M., une dotation en munitions très abondante (nous avons chargé, à SISONNE, un supplément de cartouches). Nous avons, en outre, emporté quelques grenades O.F., espérant attaquer derrière nos chars !

Nous nous installons, en faisant hâtivement en haut des maisons, des créneaux défensifs. Le Commandant arrive à ce moment, en voiture, de la direction de l'ennemi. Il est passé près des premiers éléments allemands, sans être aperçu; quelques minutes après son passage, une A.M du 10° Cuir se replie, poursuivie par des tirs de mitrailleuse ennemie. Il est environ 8 heures 30. Le F.M du Sergent DEPEAUX, installé à gauche de la route, ouvre le feu sur lesd premiers éléments allemands qu'il voit à 1200 mètres environ, dans l'axe de la route. Son arme s'enraye. DEPEAUX vient me rejoindre. Je groupe toute la section avec moi, dans une grande maison isolée, à droite de la route.

Avant 9 heures, nous apercevons des éléments allemands progressant en direction du château, nous les prenons immédiatement à partie avec deux F.M placés à droite de la maison d'où ils avaient de très belles vues.

A 9 heures, mon agent de liaison, le Chasseur CHEVILLARD, vient de la Compagnie aux renseignements. Je le charge de transmettre que les allemands cherchent à tourner le village par la droite et que nous tirons sur eux de notre mieux. Peu après son départ, des voitures allemandes chenillées débouchent des crêtes N.E., se dirigent vers le château et le village. Tous mes F.M les prennent à partie, les voitures s'arrêtent, puis après quelques temps, se replient (toutes les armes automatiques du château les avaient également pris sous leur feu).

Après ce repli, nous n'apercevons que des isolés sur les crêtes, à 1200 mètres. Nous faisons sur ces isolés une sorte de tir de harcèlement. Peu après, l'artillerie allemande commence à nous prendre à partie, démolit complètement la maison voisine, les lisières du village sont arrosées. Puis l'infanterie débouche à la fois au N.E et au N.O du village, deux de mes FM tirent à l'Est, deux à l'Ouest, le tir commence à 1000 mètres, puis nous baissons les hausses successivement de 800 m à 600 m. Alors que nous tirons du haut de la maison, un obus, (probablement fusant) éclate sur le toit, tous se couchent, chacun se relève, regarde si ses camarades sont blessés. Rien de grave, le tir continue. Hausse 400 m, ils sont à 300 mètres. Les pourvoyeurs tirent au mousqueton. Cette défensive dure jusqu'à 15 heures environ. Il n'y a plus de munitions. Quand je pense à rejoindre le Bataillon, le repli est impossible, les allemands nous ont déjà dépassés à droite et à gauche et pris pied dans le village.. Je ramasse toutes les grenades OF et les fais lancer, successivement, par les meilleurs lanceurs. Après m'être consulté avec KIENZLER, nous décidons de nous dissimuler pour tenter de rejoindre le Bataillon pendant la nuit. Mais une demi-heure plus tard, vers 16 heures, nous sommes faits prisonniers une troupe déchaînée, par suite des pertes qu'elle a subies. Nous sommes immédiatement entraînés vers l'arrière.

Il y a, à droite et à gauche de la route, un très grand nombre de soldats allemands tués qui jonchent les champs environnants. Plusieurs ambulances chargent des blessés et font la navette avec leur poste de secours. Le tir de nos FM et de nos mortiers a été meurtrier. Les allemands qui m'interrogent sont persuadés que le village est farci de blockhaus. Notre tir a donc été efficace.

L'ennemi, en se frottant à des chasseurs du 4°, s'est piqué à ceux de 40 comme à ceux de 14. Le chardon de Lorraine méritait donc bien de figurer dans l'insigne du Bataillon avec la devise appropriée: «qui s'y frotte, s'y pique».

AUX JEUNES

Tout d'abord, jeunes amis, avez-vous un culte égal du courage et de la volonté ? Sans être tenus comme les Indiens Jivaros, d'apporter à vos belles une tête fraîchement coupée, en guise de bouquet, sans avoir, pour prouver votre énergie, à vous taillader la face et le corps, tels les Bambaras, beaucoup d'entre vous ne doivent-ils point commencer à s'arracher à la contemplation énervante de leur nombril ?

Votre musculature toute neuve n'est pas faite pour s'affaïsser sur des chaises de bistrots. Votre intelligence a d'autres images à capter que les baisers de 50 mètres de films trop souvent ineptes. Votre valeur a d'autres

conquêtes à s'assigner que celles de petites oies plus ou moins blanchettes. Vos muscles, votre cerveau, votre coeur, vous en devez compte, tout d'abord, à notre France.

Son destin ne se règlera pas à coups de soucoupes, ni dans l'obscurité des cinémas. Il est lié à votre force, à votre potentiel physique et moral.

Identifiant votre avenir à celui de notre grand peuple, vous devez vous préparer à sillonner en chefs les routes de l'Empire, à faire reculer, par votre compréhension, votre action sociale, les menaces de misère et de haine pesant sur notre pays.

Vous devez préparer le jour où, dans un monde apaisé, grandira une nouvelle conception du Français: non plus le petit bonhomme hâbleur et paresseux des caricatures étrangères, mais le tenant sain et fort d'une civilisation de lumière.

(Extrait d'un article de J. D'ORSAY)

«Si quelqu'un vient près de toi, répandre des plaintes sur la situation actuelle et des critiques sur ce qu'on a fait ou ce qu'on n'a pas fait, demande lui donc ce qu'il a fait lui-même, et ce qu'il a donné de sa personne depuis vingt ans pour que le Pays n'en arrive pas au mois de JUIN 1940.

Demande lui ce qu'il fait actuellement, en dehors de ses critiques, pour contribuer au relèvement de la Nation».

ACTES CARACTERISTIQUES DE BRAVOURE

INDIVIDUELLE OU COLLECTIVE

COMPAGNIE DE COMMANDEMENT.

Défense d'un réduit à CHAMBRY.

Le 19 Mai, le 4° B.C.P. Défend le village de CHAMBRY (4 km au NORD de LAON). L'ennemi , ne pouvant enlever le village en l'attaquant de front par le Nord, s'efforce de l'aborder par l'Est et par l'ouest.

Le Caporal-Chef PULCET, commandant un groupe de voltigeurs composé des caporaux BAYLE, VIAL, et des Chasseurs DUTRANNOIS, CONSTANT, MARIE, FOURNEL, GUYARD, THIBERT, MONTABRUN, CHALIER, SANSEIGNE et le Sergent OUDOT, commandant une pièce de 25, reçoivent l'ordre d'établir un réduit sur la face Est du village en utilisant le mur d'un jardin potager.

Le poste est à peine en place, qu'un groupe d'allemands se présente, longeant le mur d'un cimetière situé à 200 mètres du réduit. PULCET dirige le tir de ses hommes et bientôt, tous les ennemis sont abattus. Devant cet échec, les allemands dirigent, sur le cimetière, une auto-blindée tractant un canon. Le tir des voltigeurs reprend, le canon de 25 ouvre le feu, l'auto est mise en flamme. Les occupants de la voiture s'enfuient, ils sont tous descendus un à un.

Le canon de 25 achève l'oeuvre des fusils en démolissant le canon allemand. Ivres de joie, tous les défenseurs du réduit se mettent debout sur le mur et, brandissent leurs armes, reprennent en chœur le chant de la Sidi-Brahim, entonné par le Chasseur SANSEIGNE.

Mais l'attaque se poursuit et le réduit doit, pour la seconde fois, être ravitaillé en munitions. La possession du cimetière devient le principal but de l'effort ennemi sur le flanc du village. Cette conquête est rendue impossible par la vigilance, la précision du tir et l'ardeur de tous. Aussi, lorsque le Bataillon, après avoir reçu l'ordre de repli, aura tiré toutes ses munitions, il pourra regagner LAON en passant sous les murs du cimetière dans lequel aucun allemand vivant n'a pu s'installer.

Groupe de motocyclistes commandé par le Sergent FALTERMEIER.

Le 20 Mai, à FESTIEUX (10 Km S.O. De LAON), le Sergent FALTERMEIER, commandant un groupe de conducteurs de side-car du 4° B.C.P., est alerté vers 2 heures du matin et reçoit l'ordre de partir au plus tôt.

Empruntant la route n° 44, il se dirige vers REIMS. Il roule rapidement, suivi de son groupe composé des chasseurs GRENIER, VINSON, BLANCHE, DUPREY, LACROIX, BOUILLE.

A peine a-t-il parcouru 5 Km, que, arrivé au carrefour du hameau de la MAISON-ROUGE, il aperçoit une barricade. Il en croit tout d'abord, comme la veille, les occupants français, mais il est vite détrompé par la vue d'un canon antichars et le déchaînement, sur son groupe, du tir de nombreuses mitraillettes. Il essaie de faire demi-tour, la route, trop étroite, ne le lui permet pas.

Il saute alors de son side et se jette dans le fossé. En se relevant, il s'aperçoit qu'il est à quelques mètres d'une mitrailleuse allemande installée dans le même fossé. FALTERMEIER, d'un bond, traverse la route. Les allemands se mettent à sa poursuite, mais en vain.

Le soir même, après une marche harassante de toute la journée où il n'a que le soleil comme guide, il rejoint le Bataillon. Des autres conducteurs de side-cars, un seul, le chasseur DUPREY a réussi à forcer le barrage. Tous ont essayé de faire demi-tour ou de s'échapper à pied. Deux seulement y sont parvenus.

DEUXIEME COMPAGNIE.

Chasseur PIRAS.

Le 19 MAI, à CHAMBRY, le chasseur PIRAS, debout sur le bord d'une route mitrillée par les balles ennemies, répondait par des rafales de son FM, avec un calme et un sang froid remarquables. La précision de son tir avait pour effet de couler à terre un grand nombre de soldats allemands.

La scène dura plusieurs heures, PIRAS était aidé ou remplacé par le chasseur FORGETTE.

Vers la fin de l'après-midi, PIRAS alla chercher volontairement, à 40 mètres de là, une camionnette sous le même feu ennemi, permettant, ainsi, de replier facilement une vingtaine de ses camarades dans la direction de LAON.

Bois de BIENFAY.

Le 29 MAI, pendant la progression au Nord de BIENFAY, le groupe du Caporal-Chef MAUZON reçoit la mission de fouiller la lisière d'un bois, afin de repérer l'emplacement de l'ennemi et, particulièrement, de situer les armes automatiques qui tiraient depuis le début de l'engagement sur nos vagues d'assaut.

En remplissant cette mission, sont blessés: PLACE, CAUQUOT, VENUAT, DESTRAS, DENAVE, THEVENET agent de transmissions. Ces chasseurs reçoivent, alors, l'ordre de rentrer dans le bois. MAUZON, DENAVE et FORGETTE démontent les fusils mitrailleurs pour les remettre en état de tirer et cela, sous le feu nourri de l'ennemi (balles, obus de 77 mm, obus antichars, etc . . .)

Ce qui reste des trois sections de la Compagnie se forme en carré et la lutte continue rageusement sous le masque de la forêt. Des allemands poussent des cris de fous furieux, tandis que d'autres, au contraire, crient à nos blessés que leurs brancardiers vont arriver, et affirment qu'ils n'en veulent pas aux français

Des rafales de mitraillettes paraissent venir du haut d'un arbre. Le Sergent-Chef GEORGER prend en main l'arme de son tireur et fait le coup de feu. Il est blessé au front. Les six FM restants deviennent, les uns après les autres, hors d'usage. A ce moment sans liaison, sans renfort, en saillant sur les éléments voisins, la situation devient désespérée. L'ordre de repli arrive. Il est exécuté en ordre, tous les blessés emmenés, clopin-clopant par leurs camarades. Aucune arme, aucune munition ne sont laissées sur le terrain.

Contraste singulier, l'adversaire ne tire plus. Il semble que le retour tragique et douloureux des blessés (15 sur 42 combattants) l'ait impressionné et ait imposé le silence à ses armes.

A noter la réflexion d'un Capitaine de chars pendant l'attaque de la 2ème Compagnie: «Vous êtes pire que des bicots, qu'est-ce que vous avez bu ? - Du cidre nous avons répondu !»

Affaire du Groupe Sergent BONDONO

Le 10 JUIN 1940, le groupe BONDONO, placé en pointe de sa section, est chargé d'aller prendre position au delà du village de VILETTE situé à 4 km au Nord de MEULAN.

Le Chasseur ZISETTE, remplaçant volontairement un camarade, part en éclaireur. Un sergent du Train décide de l'accompagner. Tous les deux aperçoivent, à la crête en face, cinq cavaliers allemands et un piéton vêtu d'une capote française, Officier probablement. Ceux-ci tirent aussitôt. Les deux éclaireurs se couchent. Les allemands foncent sur eux, les mettent en joue avec une mitrailleuse, les invitent à se déséquiper et les interrogent. ZISETTE déclare froidement qu'il y a en face d'eux 900 hommes d'un bataillon de Chasseurs. Survient le Chef de groupe et MIRGUET tireur au FM. Ils aperçoivent la scène, immédiatement ils tirent pour effrayer les allemands. Ceux-ci ripostent. MIRGUET tire deux boîtes chargeurs. Les cavaliers prennent la fuite et abandonnent les deux prisonniers qui rejoignent le groupe réduit à trois, y compris le gradé.

Affaire du Sergent ADNOT

Le 10 JUIN, à US, le dernier car vient d'embarquer, en toute hâte, le personnel de la 1 ère Compagnie, sous le feu rapproché de l'ennemi. Il reste encore, sur la place, les Sergents ADNOT et BOST, deux chars et un Lieutenant de chars. Ce dernier interpelle le Sergent ADNOT en ces termes: « Est-ce que vous êtes gonflé, vous ? - Mon Lieutenant, j'ai fait mes preuves – Et bien voulez-vous aller dire à ce char, qui est là-bas, de se replier ! ».

ADNOT se porte, avec précaution, à trois mètres du char. Il est subitement arrêté par une décharge d'arme automatique ennemie placée au pied même de la chenille de l'engin.

Le courageux Sous-Officier ajuste son fusil et tire. L'allemand répond. D'autres éléments ennemis grouillent aux environs et progressent déjà en arrière. ADNOT se voit dans l'impossibilité d'insister. Il doit se retirer, et avec BOST, il arrive de justesse, en empruntant un fossé, auprès de l'Officier de char auquel il rend compte de sa mission,

en lui exprimant ses regrets de n'avoir pu communiquer avec le Chef du char en mauvaise position. L'Officier quitte la position avec les deux sergents et signalera la belle conduite d'ADNOT à son Chef de Corps.

Affaire du Sergent ADNOT à SAINT-FLAVIER

Le 21 JUIN, sur la route nationale au Nord de SAINT-FLAVIER, le groupe du Sergent ADNOT est en pointe dans un dispositif de bouchon. De la crête d'en face débouchent des side-cars.

D'abord, on pense que c'est un G.R.D. qui se replie. Puis les nôtres s'aperçoivent que c'est l'ennemi. Ils entendent en bon français: «Halte, débarquez et éparpillez-vous». ADNOT, qui n'a confiance qu'en lui-même dans les moments tragiques, prend le FM à son tireur et envoie une rafale d'un chargeur entier dans la direction de l'ennemi, pendant qu'un char ami, placé à 20 mètres sur la gauche, envoie un obus au beau milieu des sides et de leurs équipages.

Pendant ce temps, les chasseurs MEUNIER et MAIGROT garnissent des chargeurs pour leur chef avec le plus grand calme. Le Sous-Officier, se rendant compte de la mauvaise position qu'il occupe, se retire d'une centaine de mètres, se remet en batterie et, debout dans un fossé de la route, tire de nouveaux chargeurs sur l'ennemi qui avance. Enfin, il quitte cette nouvelle position le dernier, avec les chasseurs MAIGROT et MEYER.

Pendant son repli, il fait pare au Colonel Commandant la ½ Brigade de Chars, de son inquiétude de ne pas savoir si la section s'est repliée. Désirant apaiser ce souci, il demande respectueusement à l'Officier Supérieur le secours d'un char. C'est accordé en principe. Le Sergent ADNOT repart seul dans la direction de l'ennemi et apprend en cours de route, d'un Capitaine de chars, qu'un Lieutenant de Chasseurs a été vu ramenant tous les hommes à l'arrière.

3° COMPAGNIE

Le 10 JUIN au BORD-HAUT-DE-VIGNY

Le Caporal-Chef JAMBON et les chasseurs MATHIE et VEZIAN, ont reçu pour mission de protéger un canon en batterie sur la seule route donnant accès au village. Ils disposent, pour cela, d'un FM qu'ils placent derrière un petit mur.

A 10 heures, une colonne allemande est signalée, et des motocyclistes arrivent, bientôt escortés d'une auto-mitrailleuse. Mitrailleurs et chasseurs les laissent approcher à 600 mètres, puis ouvrent le feu meurtrier qui met les motos en fuite et détruit l'auto-mitrailleuse. Mais le canon de 47 a été repéré, et quelques minutes plus tard, les obus de 77 commencent à pleuvoir tout autour de lui, tandis que les fantassins allemands progressent. Les artilleurs sont blessés. JAMBON et VEZIAN, eux aussi, sont touchés. MATHIE sent une douleur à la jambe, mais tandis que ses camarades sont conduits au P.C., il rend compte qu'une pierre lui a heurté la jambe et il reste seul à son poste pour servir le F.M.. Il tire sans arrêt sur les allemands qui s'infiltrèrent dans les blés, refroidissant son arme avec du vin blanc, tandis que les 77 continuent à tomber autour de lui. Le petit mur est presque démoli, MATHIE vide toujours ses chargeurs en visant posément, le torse au-dessus du mur, malgré les balles et les obus.

Toutes ses munitions (1500 cartouches) étant épuisées, il se décide, alors, à obéir aux ordres de son Chef de Section qui lui faisait signe de se replier vers un endroit moins exposé. MATHIE commence à souffrir sérieusement de sa jambe, car l'éclat de pierre est en réalité un éclat d'obus; néanmoins, il ne veut pas quitter son F.M., et il faut l'ordre formel de son Chef de Section pour qu'il gagne, tout seul, le poste de secours.

Le 28 MAI au soir à BIENFAY

Le Sergent BAUER barre, avec son groupe, le fond d'un ravin. Il se trouve isolé en avant du reste de sa section au cours de la nuit, des allemands se glissant le long d'une lisière de bois, à droite de la section, attaquent le gros de celle-ci à la mitrailleuse.

BAUER et son groupe se sentent tournés. Le Sergent BAUER maintient, alors, ses chasseurs en place, prend lui-même le F.M., s'avance vers les allemands et ouvre le feu à une dizaine de mètres d'eux.

Les assaillants se croyant eux-mêmes tournés, et coupés de leurs camarades, se terrent dans les bois et, au petit jour, se rendent au groupe BAUER qui les fait prisonniers.

COMPAGNIE D'ENGINS

A SUIVRE . . .

